



Pierre Richard dans le taxi de Jérôme Colin : L'interview intégrale



Mon grand-père avait un appartement à Ixelles.

JÉRÔME COLIN : Bonjour !

PIERRE RICHARD : Bonjour. A la maison !

JÉRÔME COLIN : Il faudra être plus précis.

PIERRE RICHARD : On ne peut pas être plus précis.

JÉRÔME COLIN : A la maison...

PIERRE RICHARD : Je vous dis ça parce qu'un jour j'étais dans un taxi, comme vous, et il me parlait puis moi je suis plutôt du genre gentil, j'écoutais. J'écoutais d'une oreille un peu paresseuse, mais j'écoutais quand même. Il me dit ah vous êtes sympa, vous n'êtes pas comme certains. Je dis ah bon. Alors du coup ça m'a attiré, je dis ah bon pourquoi certains ? Ben il me dit vous avez des fois des acteurs... Je dis ah bon ? Qui ? Il me dit dernièrement là, la porte s'ouvre, c'est Alain Delon, il s'assoie, il fait « à la maison ». Il me dit vous vous rendez compte, il ne peut même pas penser que personne n'ignore où il habite. Alors je me suis amusé à faire « à la maison ».

JÉRÔME COLIN : Eh bien allons à la maison.

PIERRE RICHARD : Allons à la maison.

JÉRÔME COLIN : Mais si vous pouviez être un tout petit peu plus précis pour moi, ça m'arrangerait.

PIERRE RICHARD : Plus précis, c'est-à-dire ?



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Pierre Richard sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Eh bien me donner une adresse par exemple.

PIERRE RICHARD : Ah ben j'en ai tellement des adresses, je vais vous dire la Place de Brouckère. Pour un Français c'est le symbole de... c'est comme à Paris, on dit à l'Opéra.

JÉRÔME COLIN : Tout à fait. Ça fait très Jacques Brel, la Place de Brouckère. Eh bien allons-y dans ce cas-là.

PIERRE RICHARD : Mais vous pouvez faire un petit tour, ce n'est pas obligé d'y aller direct.

JÉRÔME COLIN : Ah, vous avez le temps ?

PIERRE RICHARD : J'ai quand même ¼ d'heure.

JÉRÔME COLIN : Place de Brouckère ! C'est parti. Vous connaissez bien Bruxelles.

PIERRE RICHARD : Oui je commence quand même. J'y ai tourné... je crois... je suis resté 1 mois ½ au Métropole. C'était ma maison.

JÉRÔME COLIN : Alors ça va.

PIERRE RICHARD : Après j'ai été aussi à l'Amigo. J'ai été partout. Et puis surtout j'y ai été pour mon vin, j'y ai été pour un film, pour jouer un spectacle, j'y ai été même à l'âge de 10 ans.

JÉRÔME COLIN : A l'âge de 10 ans vous étiez à Bruxelles ?

PIERRE RICHARD : Mon grand-père avait un appartement à Ixelles.

JÉRÔME COLIN : Parce que vous avez un grand-père belge.

PIERRE RICHARD : Voilà. Alors des fois j'allais à Bruxelles, il m'emmenait là ou bien avec ma grand-mère j'allais au Zoute. Blankenberge. Donc je connais la Belgique. Pourtant c'est vaste.

JÉRÔME COLIN : Pourtant c'est immense. Je vois que vous êtes impressionné par un si large territoire.

PIERRE RICHARD : Ah ben oui, il y a deux pays comme ça, qui sont insondables, c'est le Brésil et la Belgique. Puis j'aime bien l'ambiance.

JÉRÔME COLIN : Et la météo aussi.

PIERRE RICHARD : Oui, la météo elle n'est pas terrible mais elle n'est pas terrible à Paris non plus en ce moment. Je ne vais pas vous faire un procès sur la météo.

JÉRÔME COLIN : Non, ce serait gonflé.

PIERRE RICHARD : Vous ne touchez pas votre volant ?

JÉRÔME COLIN : Comment ?

PIERRE RICHARD : Vous ne touchez pas votre volant ?

JÉRÔME COLIN : Si avec mon genou. Vous êtes inquiet ?

PIERRE RICHARD : Heu non. Tout à coup je regarde, je me dis mais il ne touche pas le volant.

JÉRÔME COLIN : Non je fais plein de trucs avec mon genou.

PIERRE RICHARD : Ah bon d'accord.

JÉRÔME COLIN : Bon ça a ses limites.

PIERRE RICHARD : Vous ne levez pas le coude vous, vous levez le genou.

JÉRÔME COLIN : Je fais de tout. Ça dépend de l'heure.

J'ai vu « Un fou s'en va-t'en guerre » et j'ai eu le coup de foudre, j'ai dit j'ai compris !

JÉRÔME COLIN : Vous êtes né où ?

PIERRE RICHARD : Valenciennes.

JÉRÔME COLIN : Valenciennes. Ah ben oui ! Alors ok.

PIERRE RICHARD : C'est pour ça.

JÉRÔME COLIN : C'est chez nous quoi.

PIERRE RICHARD : Quand j'avais 10 ans, 12 ans, c'était pendant la guerre ou tout de suite après...

JÉRÔME COLIN : Vous êtes né 34.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Pierre Richard sur La Deux

PIERRE RICHARD : De Valenciennes, avec mes cousins, on allait en vélo jusqu'à Bon Secours, qui était à la frontière belge, parce qu'on ne trouvait pas de chocolat en France, il n'y en avait pas encore, il n'y en avait plus, on allait à Bon Secours acheter du Côte d'Or, et même ma grand-mère, elle était en vélo avec nous, elle était sportive, et on allait en vélo, c'était 18 kms, on longeait les rails du tramway jusqu'à Bon Secours, on traversait un peu de forêt, je me souviens. Bon Secours y'a une rue qui est comme ça, qui descend mais alors on n'allait pas en bas parce que... mais en haut il y avait déjà plein de marchands de chocolat, de pâtisseries, on achetait des pistolets, du cramique...

JÉRÔME COLIN : Du cramique.

PIERRE RICHARD : Bref, vous voyez que je connais quand même.

JÉRÔME COLIN : Et vous êtes restés à Valenciennes jusqu'à quel âge alors ?

PIERRE RICHARD : Je l'ai quittée très vite parce que, quand j'étais petit, parce qu'il y avait l'arrivée des troupes allemandes et là j'ai un autre grand-père, qui est italien, qui vivait aussi à Valenciennes, il nous a emmenés avec ma mère et mes cousins jusqu'en Bourgogne parce qu'il pensait que les Allemands n'iraient jamais jusque-là. En fait ils ont été beaucoup plus bas et même jusqu'au bas du bas. Donc j'ai quitté Valenciennes, après je suis resté à Paris, et les trois dernières années de mes études, même quatre, je suis retourné à Valenciennes, pour aller en pension d'ailleurs, parce que mon grand-père était inflexible dans les études, là je parle de mon grand-père belge, il était inflexible sur les études et il m'a repris en main, si on peut dire, et donc j'ai vécu quatre ans à Valenciennes à l'âge où on pense plus à avoir des copains et rigoler qu'à... J'ai quand même des très bons souvenirs de Valenciennes.

JÉRÔME COLIN : Donc effectivement vous avez été élevé dans une famille bourgeoise, vous Pierre Richard, tout de même, d'industriels, c'est ça ?

PIERRE RICHARD : Oui.

JÉRÔME COLIN : De polytechniciens. Et quoi ? Ça veut dire que vous avez montré des vellétés d'artiste et que le grand-père vous a repris en main en disant non tu vas faire un métier mon cher, tu fais partie de cette famille ?

PIERRE RICHARD : Non, je n'avais aucunes vellétés d'artiste, je l'étais peut-être au fond de moi-même sans le savoir, mais je ne savais pas que je serais acteur à cette époque. Enfin c'est-à-dire que c'est justement ce que je dois à Valenciennes. C'est deux choses qui me sont restées, c'est le goût pour le jazz, j'avais des copains qui aimaient le jazz mais alors je devais faire des acrobaties pour... l'avantage d'être pensionnaire c'est que vous ne rentrez pas chez vous le soir puisque vous êtes pensionnaire, donc l'avantage d'être pensionnaire c'est que moi dès le lundi matin j'envoyais un mot comme quoi j'étais malade et on ne me voyait plus pendant huit jours. Puisque je ne suis pas obligé de rentrer le soir. J'allais chez un ami qui me logeait. Et je rentrais le samedi à la maison comme si de rien. Avec une énorme trouille, c'est qu'entre-temps...

JÉRÔME COLIN : ça se soit appris.

PIERRE RICHARD : Que ce soit appris. C'est dire que je ne pouvais pas trop me promener non plus dans Valenciennes parce que j'avais toujours peur que quelqu'un dise à mes grands-parents tiens je l'ai vu dans l'après-midi, il a l'air en plein forme. Comment l'après-midi ? Bref. Et un jour justement – tiens j'ai tourné là déjà...

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

PIERRE RICHARD : Oui. Je pense même que c'était avec le film Robelin qui va sortir bientôt. J'ai tourné ici. Je me souviens, on n'arrêtait pas de faire les allers-retours en voiture. Et un jour j'ai été au cinéma le Novéac, c'était un petit cinéma à Valenciennes, qui a été déterminant dans ma vie, j'ai vu un film, parce que j'allais très peu au cinéma, c'était pas le genre de la maison, là j'y avais été, planqué derrière avec une casquette jusque -à pour ne pas que... on ne sait jamais... et j'ai vu un acteur qui s'appelait Danny Kaye, qui était une énorme star de l'époque, un grand blond qui savait chanter et danser, et qui était une grande star de l'époque, drôle, j'ai vu « Un fou s'en va-t'en guerre », ça s'appelait comme ça, et j'ai vu le film et j'ai eu le coup de foudre, j'ai dit j'ai compris. En rentrant au cinéma vous m'auriez demandé qu'est-ce que vous voulez faire ? Je ne savais pas. Vraiment pas. J'ai vu le film et j'ai dit j'ai compris, c'est ça que je veux faire.

JÉRÔME COLIN : Quel âge vous aviez ?

PIERRE RICHARD : J'ai 17, 18 ans. C'était l'année du Bac.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Pierre Richard sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Et qu'est-ce qui vous a troublé à ce point vous croyez ?

PIERRE RICHARD : Allez donc savoir ! Allez donc savoir ce qui m'a troublé puisque je n'avais pas du tout l'intention d'être acteur avant d'entrer. Une espèce de coup de foudre. Il dansait, il chantait, il faut croire que c'était dans mes gènes sans que je le sache et tout à coup mes gènes... c'est ça ! C'est un peu comme quand vous voyez une femme dans la rue, vous dites ce sera ma femme. Avant même de lui dire deux mots vous dites ce sera elle. Ben là en voyant Danny Kaye je me suis dit ça sera lui. Enfin, je ferai ce qu'il fait.

JÉRÔME COLIN : Ce qui est marrant parce que avec les femmes quand on les croise dans la rue et qu'on se dit ce sera elle, il y a quand même, il faut bien l'avouer, 99 chances sur 100 qu'elle ne pense pas la même chose et qu'elle ne le devienne jamais.

PIERRE RICHARD : Evidemment.



JÉRÔME COLIN : Avec le métier d'acteur on peut dire la même chose, on peut dire ce sera ça mais on peut aussi connaître l'échec, cuisant des fois. C'est très difficile le métier d'acteur...

PIERRE RICHARD : Alors...

JÉRÔME COLIN : Vous, ça a commencé par quel bras, parce qu'une fois qu'on sort du cinéma et qu'on se dit ce sera ça, il faut quand même mettre une machine en marche.

PIERRE RICHARD : C'est-à-dire que la chance que j'ai eue c'est que mes parents étaient divorcés, ma mère habitait Paris et mon père habitait dans le Nord. C'est une des rares chances qu'on peut avoir quand ses parents sont divorcés, parce que c'est quand même pas ce qu'il y a de mieux, mais c'est que si vous vivez avec votre père et votre mère, et que vous annoncez que vous voulez être acteur, vous avez un mur devant, difficile à franchir, parce qu'ils font bloc. Non, il n'en est pas question ! Tandis que moi, vu la séparation de mes parents, ma famille du côté de mon père a dit non, j'ai dit puisque c'est comme ça je retourne chez ma mère. Et ma mère a dit oui, bien sûr.

JÉRÔME COLIN : Pour faire chier.

PIERRE RICHARD : Donc j'avais divisé pour mieux régner. Je suis donc retourné à Paris. De toute façon j'avais fini mon Bac, et j'ai annoncé à ma mère que je voulais faire du théâtre. J'ai été au cours Vilar. Et elle ne m'en a pas empêché. C'est le début du début.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Pierre Richard sur La Deux

JÉRÔME COLIN : C'est là que tout commence. Enfin là que tout commence, c'est souvent dans la famille quand on est petit.

Je n'étais pas le plus fort intellectuellement, je n'étais pas le plus fort physiquement, j'étais le fou du roi !



JÉRÔME COLIN : Vous avez eu une enfance comment ?

PIERRE RICHARD : Curieuse parce que j'étais dans un milieu très... je suis quand même un gosse de riches. Mon autre grand-père est italien, immigré italien quand même. Ça m'a donné des aptitudes, je pouvais faire des écarts de 360°...

JÉRÔME COLIN : Les deux visions du monde.

PIERRE RICHARD : Les deux visions du monde. Y'en a un qui était immigré italien et l'autre qui était polytechnicien. Et ça m'a donné cette souplesse. Et qu'est-ce que quoi la question ?

JÉRÔME COLIN : Quel genre d'enfance c'était. Est-ce que c'était bien, est-ce que c'était douloureux. Parce que je sais qu'il y a quand même des choses difficiles dans votre enfance, notamment, parce que j'avais lu votre livre, ce que vous appelez le mal de père.

PIERRE RICHARD : Oui c'était douloureux. Le mal de père parce que mon père ne s'occupait pas de moi. Les seuls moments où je voyais mon père c'est quand ma grand-mère devait lui dire il faut que tu t'occupes un peu de lui alors il m'emmenait à la chasse aux canards. Mais on ne peut pas dire que j'ai eu beaucoup de relations avec mon père. Et puis surtout parce que j'ai fait quand même 7 à 8 ans de pension, c'est-à-dire que pratiquement toute ma vie scolaire était en pension, et que c'est vrai que, et surtout les pensions à l'époque, pardonnez-moi l'expression, mais on mangeait de la merde. Je mangeais du caviar le dimanche et du foie gras, et toute la semaine je mangeais très mal. En plus pendant la guerre les dortoirs étaient glacés, y'avait pas de chauffage, donc je vivais...

JÉRÔME COLIN : C'est marrant parce que vous avez vraiment vécu deux enfances à l'opposé culturellement.

PIERRE RICHARD : Complètement.

JÉRÔME COLIN : C'est dingue ça.

PIERRE RICHARD : C'est dingue. C'est pour ça que je n'ai jamais mis mon propre fils, et Dieu sait qu'il ne foutait rien, mais je ne l'aurais jamais mis en pension. Parce que la pension quand même c'est quand même une petite prison.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Pierre Richard sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Ce n'est pas vrai, je ne suis pas d'accord avec vous parce que mon fils est en internat, on n'appelle plus ça la pension, et il en est extrêmement heureux. Parce que déjà il s'échappe de chez ses parents qui sont des vieux cons...

PIERRE RICHARD : Oui, c'est ce que je faisais.

JÉRÔME COLIN : Il a plaisir à ça, et je pense qu'il apprend la vie en société beaucoup plus que chez moi. C'est-à-dire l'aspect communauté.

PIERRE RICHARD : Je ne dis pas que je n'ai pas appris. D'ailleurs probablement qu'en pension, attendez, parce que la pension de maintenant ce n'est peut-être pas les mêmes qu'en 45 hein.

JÉRÔME COLIN : Evidemment.

PIERRE RICHARD : Déjà. Et en plus une pension religieuse. Ce n'était pas la même que maintenant. Et finalement, vous avez raison dans ce que vous dites, c'est que, pourquoi Danny Kaye tout à coup je dis c'est ça que je veux faire ? Probablement qu'il y avait un terreau en moi-même, vous savez une espèce de... Pourquoi ? Parce qu'en pension il y avait deux moyens de s'en tirer. Ou vous étiez très forts intellectuellement, donc vous étiez considéré par les professeurs et finalement par les élèves, parce qu'attention on ne touche pas à lui parce qu'il est intellectuellement le premier de la classe, ou bien vous êtes très fort physiquement. Etre très fort physiquement, en pension, ça a quand même un avantage, c'est qu'on ne se fait pas casser la gueule en récréation. Donc il restait une troisième option, la mienne, c'est de faire rire. Mine de rien, c'est comme ça que ça m'est venu sans le savoir, que rire c'était une arme. Pourquoi ? Parce que si je fais rire je devenais le fou du fort physiquement, qui disait tu ne touches pas à lui parce qu'il me fait rire. Donc je ne me faisais pas casser la gueule. Parce que c'était violent des fois la pension. Il y avait des cassages de gueule, et puis en plus on crevait de faim, on pouvait se battre pour un bout de pâté. Et moi j'étais protégé par, je me souviens de son nom même, de leurs noms, Arthaud il s'appelait. Il avait les épaules comme ça, il était le balèze, et Arthaud disait tu ne touches pas Pierre Richard.

JÉRÔME COLIN : D'accord. Pas mal.

PIERRE RICHARD : Mine de rien je n'étais pas le plus fort intellectuellement, je n'étais pas le plus fort physiquement, j'étais le fou du roi.

JÉRÔME COLIN : Pas mal, et ces gens ne savaient pas encore que vous étiez le roi à venir du coup de boule.

PIERRE RICHARD : Ah moi non plus.

JÉRÔME COLIN : Vous êtes entré dans l'histoire du cinéma du coup de boule.

PIERRE RICHARD : Le coup de boule.

JÉRÔME COLIN : Quelle scène de dingue !

PIERRE RICHARD : Oui hein.

JÉRÔME COLIN : Je l'ai revue y'a pas longtemps.

PIERRE RICHARD : C'est vrai ?

JÉRÔME COLIN : Avec un de mes enfants.

PIERRE RICHARD : Ce n'est pas comme ça le coup de boule. Oh, mais qu'est-ce qu'il fait ? C'est comme ça.

JÉRÔME COLIN : C'est comme ça là. C'était absolument génial.

JÉRÔME COLIN : Comment est-ce qu'on se construit en tant qu'homme sans la figure du père à côté ? C'est compliqué ou finalement tout ça est naturel parce que ça n'existe pas, un point c'est tout ?

PIERRE RICHARD : Oh je ne sais pas si je me suis construit, j'ai passé ma vie pas tellement à me construire mais à me servir de mes déconstructions. Comme on dit il est arrivé... j'ai fait ma carrière avec mes mains, j'ai fait ma carrière avec mes mains de maladroit ou ma distraction. Je me suis servi de mes défauts pour en faire un personnage. Ce n'est pas un défaut, si ça en est un, mais c'est pas un défaut grave. Vaut mieux ça que d'être fourbe ou méchant. C'est vrai que j'étais naturellement distrait, on pouvait dire étourdi, ça



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Pierre Richard sur La Deux

m'a valu beaucoup de déboires des fois, et je suis encore, et ça me vaut encore parfois des trucs embêtants. C'est vrai que j'étais inadapté. Et d'ailleurs c'est la base de mon personnage, c'est l'inadaptation. Mais c'est la base de tous les grands comiques hein.

JÉRÔME COLIN : Oui ?

PIERRE RICHARD : Ben Charlie Chaplin, Keaton, Tati... Tati il vit dans un monde en dehors du... on le voit bien dans « Mon oncle ». Ce sont des gens qui sont inadaptés dans la vie et qui s'en tirent par la poésie, par le rêve. Et donc c'était un peu la base de mon personnage. Je me suis servi de ça.

JÉRÔME COLIN : Vous très pragmatiquement c'était quoi votre inadaptation ? En quoi vous étiez inadapté ?

PIERRE RICHARD : Inadapté dans un milieu où mon cousin qui avait trois ans de moins que moi avait déjà passé son Bac quand j'étais en train de redoubler ma première. Ou quand j'étais justement en train de passer mon Bac il était déjà polytechnicien. Où j'avais un oncle polytechnicien, un grand-père polytechnicien et où il y avait des diners à table avec les professeurs qui étaient invités et on disait – j'adore mon cousin hein – on disait ah mais oui il est merveilleux, et ce grand garçon, ils se retournaient vers moi, et moi je commençais à me tasser sur ma chaise parce que je savais que mon tour arriverait, et les professeurs disaient il est intelligent mais malheureusement, et ça commençait à être ma fête. Donc j'étais inadapté déjà par rapport à ce milieu qui était vraiment tourné vers l'efficacité, les études et même les Grandes écoles. Donc j'étais déjà quand même le petit canard au milieu d'une couvée de poussins.

Ce que j'avais fait longtemps quand même pour vivre, parce qu'il fallait bien vivre, c'était du cabaret !

JÉRÔME COLIN : Et quand vous êtes arrivé à Paris, vous êtes inscrit au cours avec cette volonté...

PIERRE RICHARD : Et là j'étais inadapté parce que je venais d'un milieu qui n'y était pas habitué. J'avais le trac énormément, de monter sur scène. J'étais timide. Et c'est quand même ennuyeux quand on veut être comédien. Il m'a fallu un temps d'adaptation quand même pour être au niveau des garçons et des filles de mon âge, parisiens. Et puis je suis resté un peu inadapté quand même.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

PIERRE RICHARD : Finalement. Je suis toujours borderline. Je ne fréquente pas tellement les endroits où il y a des acteurs, je ne fais pas tellement de festivals, ça m'emmerde. J'y vais quand je suis un peu obligé mais pas vraiment par goût.

JÉRÔME COLIN : Pas par plaisir du monde.

PIERRE RICHARD : Par plaisir du monde quoi. Donc je continue quand même à être un petit peu en dehors du...

JÉRÔME COLIN : Du système.

PIERRE RICHARD : Du système.

JÉRÔME COLIN : Et votre premier boulot en tant qu'acteur c'était quoi ? C'était une série non ?

PIERRE RICHARD : Oui j'ai fait une série qui bizarrement – pas bizarrement – que Veber avait écrite.

JÉRÔME COLIN : Ah oui carrément tout de suite.

PIERRE RICHARD : Veber n'était pas encore connu. Il avait écrit une petite série, toute petite, et je jouais dans cette petite série de télévision qui n'a je me souviens pas eu beaucoup de... Mais c'est drôle parce que j'ai retrouvé Veber beaucoup plus tard pour des films hors-série, si on peut dire.

JÉRÔME COLIN : Qui ont été des petits succès d'ailleurs.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Pierre Richard sur La Deux

PIERRE RICHARD : Oui. Ça c'est bien après. Sinon... Parce que c'était quoi la question ?

JÉRÔME COLIN : C'était votre premier boulot. Et c'était effectivement cette petite série-là. Qui s'appelait comment ?

PIERRE RICHARD : Je n'ai pas fait de télévision et c'est pour ça, finalement c'était presque une chance parce que quand je me suis retrouvé dans mon Poiret, le grand patron de la Gaumont qui m'a dit mais on ne vous a jamais vu, c'était parce que pour produire « Le distrait » il m'avait convoqué, je lui ai dit j'ai encore rien fait, c'est votre chance, vous pouvez vous attendre à tout de ma part. Parce que je n'avais pas fait des petits trucs de télé et tout ça. Ce que j'avais fait longtemps quand même pour vivre, parce qu'il fallait bien vivre, c'était du cabaret mais c'était ce qu'on appelait du cabaret de Rive Gauche.

JÉRÔME COLIN : Avec Victor Lanoux.



PIERRE RICHARD : Avec Victor Lanoux. On a comme ça vécu, Victor et moi, à faire la Galerie 55, où il y avait d'ailleurs presque tous les comiques du cinéma français, ils sont passés par la Galerie 55, Jean Yanne, Dufilhot, Mariel, Bedos, tout le monde est passé à la Galerie 55, ou à l'Ecluse. Barbara faisait ses débuts. Et puis finalement Bobino. C'est comme ça que j'ai eu le privilège et la chance de connaître Brassens parce qu'on a fait 3, 4 fois Bobino avec Georges, qui évidemment faisait la deuxième partie et nous la première bien sûr. Bref, j'ai beaucoup fait de cabaret et c'était une merveilleuse école.

JÉRÔME COLIN : J'imagine. C'est dingue quand même, quand on est de Valenciennes, balancé effectivement entre ces deux cultures, d'un côté l'immigration italienne, de l'autre la haute société, vous dites hein je mangeais du caviar le dimanche, de la merde dans la semaine à l'internat, je me retrouve à Paris, je suis timide, pour faire de la comédie, il faut un temps d'adaptation et soudainement, on se retrouve à se produire dans les mêmes endroits que Barbara, que Georges Brassens.

PIERRE RICHARD : Non Brassens ne faisait pas ses débuts. Barbara oui.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Pierre Richard sur La Deux

JÉRÔME COLIN : Non mais quand même, vous vous retrouvez près d'eux. Qu'est-ce que ça fait un moment de justement venir de son petit patelin, de Valenciennes, et se retrouver avec Georges Brassens où on se dit là l'air de rien je commence à côtoyer ce qu'on appelle des gens géniaux, en tout cas extrêmement talentueux.

PIERRE RICHARD : Oui extrêmement talentueux. C'est des petits contes de fée. Ce sont des petits contes de fée que j'aime des fois revivre en y repensant. Georges, il était incroyable parce que c'est quand même le seul, la seule star, seule énorme vedette qu'il était, qui avait cette attention à l'égard de ceux qui faisaient la première partie. C'est-à-dire que Georges était dans les coulisses, pendant que Victor et moi on passait sur scène, ou les autres hein, c'était pas un... Privilège que pour nous mais il était pendant la première partie, dans les coulisses, et quand votre regard balayait... on regarde les spectateurs bien sûr, on regarde, on joue, mais si on regardait sur la gauche, on voyait à l'intérieur de la coulisse, Georges qui nous faisait ok. C'est génial. C'est pour ça que c'était un type qui irradiait, d'attention vers les autres, de gentillesse. C'était un saint laïc. Il était comme ça. Et c'est curieux parce que lui qui était une énorme star, nous on finissait notre petit numéro, puis on allait soit ailleurs jouer, parce que des fois on faisait trois boîtes dans la nuit, ou les autres rentraient chez eux, je ne sais pas, on s'en allait quoi, dans les coulisses à l'entracte il n'y avait plus personne, il était seul pour la deuxième partie. Et il nous regardait partir, salut Georges, salut. Puis il faisait : vous restez ? Non Georges, on s'en va. Et on sentait qu'il était inquiet. Et un jour on a compris ça avec Victor, très vite on a compris d'ailleurs, il avait le trac lui comme ce n'est pas possible. Alors que les gens étaient debout quand il... avant de chanter une chanson les gens étaient debout. Il avait le trac, c'est pour ça qu'il transpirait beaucoup. Et du coup on est resté dans la coulisse, pour lui, à notre tour, pour...

JÉRÔME COLIN : Etre là.

PIERRE RICHARD : Etre là. Et ça lui faisait du bien, à lui qui n'avait pas besoin de nous.

JÉRÔME COLIN : C'est fou hein.

PIERRE RICHARD : C'est quand même fou. Parce que si vous vous souvenez de ses concerts, Georges il met le pied sur une chaise, il chante...et à la fin de la chanson il marche, il fait un petit tour, il passe devant Albert Nicolas son contrebassiste, un petit coup d'œil à Nicolas, et puis en faisant le tour, un petit coup d'œil dans les coulisses. Il y avait Pupchen sa femme, il y avait Victor Lanoux et Pierre Richard. Et des fois Bertola, c'était un chanteur de l'époque, deux, trois amis, Riffa, mais surtout il y avait des amis qui étaient là, à notre tour pour faire ok. Comme s'il avait besoin de nous. C'est quand même extraordinaire. C'est pour ça, quand vous me dites, oui quand je m'en souviens c'est quand même, quand on n'était pas encore très connus Victor et moi bien sûr, mais c'est quand même des souvenirs qui resteront jusqu'à la fin de mes jours. Quant à Barbara c'était drôle parce qu'elle, elle était myope comme une taupe, la scène faisait 2m50, pas plus, c'était tout petit l'Ecluse, la coulisse pareil, il y avait un tout petit piano, pas un grand parce que... elle entra en scène, alors on avait remarqué qu'elle était myope parce qu'il y avait toujours une petite glace juste avant d'entrer en scène et on a remarqué que tous les soirs avant d'entrer elle passait devant la glace, et elle se mettait les cheveux comme ça, et elle partait. Et un beau jour, pour s'amuser, on a retourné la glace, c'était du carton...

JÉRÔME COLIN : Non !

PIERRE RICHARD : Oui. Et elle est passé devant le carton, elle a fait... comme quoi c'était un tic mais elle ne voyait pas.

JÉRÔME COLIN : C'est dingue.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Pierre Richard sur La Deux

PIERRE RICHARD : On a compris qu'elle était un peu myope.

JÉRÔME COLIN : Moi elle me fascine Barbara.

PIERRE RICHARD : Un beau jour, c'était au début, on est arrivé au début, on a déplacé le... alors elle entre en scène, elle savait qu'elle avait deux pas à faire, ½ pas, elle s'asseyait, elle était devant le piano. Un jour on a mis le piano 30 cm en avant, elle a fait 2 pas, ½ pas et bang, elle s'est cogné le genou parce qu'on...

JÉRÔME COLIN : Mais non ! Bande d'enfoirés.

PIERRE RICHARD : Après elle nous a engueulés.

JÉRÔME COLIN : A Barbara.

PIERRE RICHARD : Barbara.

JÉRÔME COLIN : Respect éternel.

PIERRE RICHARD : Merveilleuse. Une grande. J'ai eu la chance comme ça, comme vous dites, de sortir de Valenciennes, enfin ce n'était pas tout de suite après, c'était pas le surlendemain. C'était 10 ans plus tard.

JÉRÔME COLIN : Evidemment.



Mon grand-père italien a dit à ma mère : Pierre Richard sera le petit fils qui va réussir !

JÉRÔME COLIN : Vous avez toujours cru que vous alliez réussir, entre guillemets ? Ou la question ne se posait pas, je fais ce qui me plait, j'avance dans la vie pas à pas et c'est très bien ?

PIERRE RICHARD : Non, je n'ai jamais pensé un seul instant que j'allais devenir ce que je suis. Disons humblement une icône.

JÉRÔME COLIN : Et encore ! Le mot est faible.

PIERRE RICHARD : Le mot est faible. Non mais je n'y ai jamais pensé bien sûr. Par contre, j'ai toujours été porté, parce que finalement j'ai quand même fait mon premier film qu'à 40 ans. Avant j'ai vécu mais... Mais je n'ai jamais désespéré parce que mon grand-père italien, qui était mon Dieu, il est mort jeune, il est



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Pierre Richard sur La Deux

mort à 61 ans, et sur son lit de mort il a dit à ma mère : Pierre Richard sera le petit fils qui va réussir, c'est le seul petit-fils dans la vie qui réussira. Et ma mère me l'a rapporté et c'est devenu...et comme mon grand-père était mon Dieu, j'avais une passion pour lui, c'est devenu une sorte comme ça de... de temps en temps si j'avais des petits coups de blues, en me disant est-ce que je vais... vers 30 ans, 32 ans, 33 ans, ça va venir ou ça ne va pas venir ? Je me disais mon grand-père me l'a dit, ça viendra.

JÉRÔME COLIN : C'est terrible hein à un moment dans notre vie de croiser ou de savoir que quelqu'un croit en nous.

PIERRE RICHARD : Oui !

JÉRÔME COLIN : C'est terrible hein.

PIERRE RICHARD : C'est terrible...

JÉRÔME COLIN : Très important.

PIERRE RICHARD : C'est terrible mais en même temps c'est très porteur. Je croyais à sa prédiction.

« Alexandre le bienheureux », « Le Distrait », « Le grand blond » ...



JÉRÔME COLIN : Et donc c'est à 35 ans à peu près que vous faites « Alexandre le bienheureux » non ?

PIERRE RICHARD : Oui, 37 peut-être même.

JÉRÔME COLIN : Votre vie change avec « Alexandre le bienheureux » ? Ou finalement pas tant que ça.

PIERRE RICHARD : Oui. Bien sûr qu'elle a changé parce que, pourquoi j'ai fait « Alexandre » ? Parce que j'ai joué, en faisant une audition, on ne m'a pas pris parce qu'on me connaissait, j'ai joué avec Yves Robert une pièce de théâtre de Brodeck. Il avait passé des auditions, et c'est moi qu'il a choisi. Pourquoi moi ? Il y en avait d'autres que je trouvais aussi bien que moi hein. Mais il m'a choisi moi. Et d'ailleurs c'est ce que je dis dans mon spectacle, parce qu'après j'en ai beaucoup parlé d'Yves, il avait vu bien avant moi ce que j'étais. Et il m'avait pris sur audition, j'ai joué quelques mois avec lui, une pièce à deux en plus, donc on



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Pierre Richard sur La Deux

était tous les soirs ensemble, mais lui après il allait voir ses amis, Godard, Sautet, moi j'allais voir les miens, je ne passais pas mes soirées avec Yves, et puis quand on a fini la pièce, un an après il m'a téléphoné en me disant Pierre j'ai écrit un film, « Alexandre le bienheureux », je t'ai écrit un rôle. Il est petit mais je l'ai écrit pour toi. Donc j'ai joué « Alexandre ». Et c'est pendant « Alexandre le bienheureux » qu'un jour en marchant sur une voie ferrée, je me souviens, déserte, on marchait tous les deux, alors la vedette c'était Noiret, c'était... ah je perds les noms, ça m'énerve, une merveilleuse comédienne – c'est quand même incroyable – il m'avait dit en marchant, tu n'as aucune place dans le cinéma français. Tu n'es pas un jeune premier comme Delon, ou comme Cassel à l'époque, tu n'es pas une rondeur comme Blier, il dit d'ailleurs tu n'es pas un comédien, tu es un personnage. Il dit il faut faire ton cinéma toi-même. C'est le plus beau compliment qu'on ait pu me faire. Ou pas compliment...

JÉRÔME COLIN : Conseil.

PIERRE RICHARD : Conseil. Ce n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd...

JÉRÔME COLIN : Parce que vous faites « Le distrait », c'est ça ?

PIERRE RICHARD : Et c'est pour ça que quand j'ai été voir mes copains, à ce moment-là j'étais tous les soirs à la Coupole, d'ailleurs c'était drôle parce que j'étais le chouchou de tous les intellectuels de l'époque, d'ailleurs je pourrais dire juifs de l'époque, parce qu'il y avait Topor, Strindberg, c'était tous les intellectuels juifs, c'est marrant parce que c'était pareil que...il paraît qu'Harpo était le chouchou des intellectuels juifs américains. Et moi j'étais le chouchou de tous les intellectuels juifs... Grimbert, c'est tous ceux qui sont devenus ensuite des écrivains, dont Topor déjà. Bref j'étais le chouchou. Donc j'étais là-bas et je dis Yves Robert m'a dit ça. Et à ce moment-là il y avait un ami qui était écrivain, qui écrivait des livres de science-fiction, André Ruellan, qui était docteur en plus, il m'a dit achète La Bruyère « Ménélaque le distrait », c'est peut-être ça qu'il faut que tu fasses. Je l'ai lu et j'ai dit il a raison. J'ai demandé à André d'écrire avec moi le scénario. Et on a écrit « Le distrait ». J'ai été voir Yves Robert 1 an ½ plus tard peut-être, parce que ça ne s'écrit pas comme ça, j'ai dit tu te souviens de ce que tu m'as dit, voilà. Et il l'a produit.

JÉRÔME COLIN : Et ça, c'est 1970.

PIERRE RICHARD : Soixante-dix.

JÉRÔME COLIN : 70. C'est la même chose.

PIERRE RICHARD : Oui 70.

JÉRÔME COLIN : 1970 et soixante-dix c'est exactement la même chose.

PIERRE RICHARD : 90 c'est quatre-vingt-dix.

JÉRÔME COLIN : Et ça c'est « Le distrait » qui est un gros succès.

PIERRE RICHARD : Pas un gros mais un succès. Pas un gros comme « La chèvre » ou comme « Le grand blond », mais très largement suffisant pour qu'Yves me dise on en fait un deuxième. Est-ce que tu as une idée ? J'ai dit je vais y penser mais c'était quand même un gros succès vu que j'étais totalement inconnu. Et que quand vous faites un film où vous êtes totalement inconnu, vous avez une chance sur deux que ça ne marche pas.

JÉRÔME COLIN : Evidemment, même une chance sur 10 je pense. 9 chances sur 10 même.

PIERRE RICHARD : 9 chances sur 10. Et il a marché. Bien. Il n'a pas fracassé les... mais il a marché très bien et c'est pour ça qu'Yves Robert m'a dit ça y est, vas-y. Ecris-en un autre et je te produis.

JÉRÔME COLIN : Donc c'est vous qui avez dû créer Pierre Richard.

PIERRE RICHARD : Sous les suggestions d'Yves Robert. Où je dis qu'est-ce qu'il avait vu en moi que je ne savais pas encore.



JÉRÔME COLIN : Et à partir du « Distract » vous voyez clair ? Vous dites voilà ce sera ça ? Mon personnage c'est lui ?

PIERRE RICHARD : J'ai commencé à y croire, oui. Encore que je doute toujours mais suffisamment pour en écrire un deuxième, toujours avec André Ruellan d'ailleurs, « Les malheurs d'Alfred ». Qui ont bien marché aussi.

JÉRÔME COLIN : Qui a bien marché.

PIERRE RICHARD : Oui.

JÉRÔME COLIN : Et puis derrière il va y avoir « Je sais rien, mais je dirai tout » non ? « Je suis timide mais je me soigne » ?

PIERRE RICHARD : Oui aussi. Non je ne me souviens plus mais de toute façon c'est quelques années plus tard parce qu'entre-temps j'ai fait « Le grand blond » ...

JÉRÔME COLIN : Et ça donne quoi parce que Yves Robert, vous faites avec Yves Robert « Alexandre le bienheureux », etc... et puis j'imagine que... c'est quoi « Le grand blond » ? Ça nait de cette amitié-là ?

PIERRE RICHARD : Je crois, je me suis même laissé dire qu'au début, « Le grand blond », il ne pensait pas forcément à moi, parce qu'ils avaient des vellétés, Veber ou la Gaumont, de choisir un acteur américain. Et puis ça n'a pas dû se faire et c'est retombé sur moi. Dieu merci. De toute façon Yves m'adorait. Mais je vous dis encore une fois c'est lui... Yves faisait des très bons films lui-même, « Alexandre le bienheureux » par exemple, et il y avait quelque chose en moi qu'il aimait, qu'il ne trouvait pas chez les autres, c'est ce goût du burlesque. Qu'il avait lui aussi. Du burlesque poétique même. Dans « Alexandre » des fois c'est... Donc bref, quand ils m'ont demandé pour faire « Le grand blond », c'était formidable parce que... évidemment on ne savait pas si ça marcherait à ce point-là mais on le pensait.

JÉRÔME COLIN : Par contre c'est une expérience qui change une vie j'imagine « Le grand blond ».

PIERRE RICHARD : Oui parce que c'est devenu le film qui a eu une dimension internationale en plus. « The tall blond man with one black shoe » c'était en Amérique, "El alto rubio con un zapato negro" c'était en Amérique du Sud, c'est devenu tout à coup un film plus... ou en Russie, bref, là je dépassais les limites des frontières françaises.

JÉRÔME COLIN : Et puis vous devenez une superstar en France.

PIERRE RICHARD : A partir de là oui.

JÉRÔME COLIN : Est-ce que la famille a fait la paix à ce moment-là ? En disant bon allé, t'as bien choisi, on s'excuse.

PIERRE RICHARD : Un peu oui.

JÉRÔME COLIN : Ça vous a fait plaisir ça ?

PIERRE RICHARD : Oui forcément. Pas avec un esprit revancharde hein. J'ai toujours aimé ma famille. Je comprends qu'elle me regardait avec des yeux ronds. En disant le pauvre garçon, qu'est-ce qu'il va devenir ? Ce n'était pas pour des questions morales qu'ils ne voulaient pas que je sois acteur, ils avaient la trouille que je crève de faim. Quand j'y repense, mon grand-père, je l'aimais bien aussi, mais il était dur, intransigent, mais c'était parce qu'ils avaient la trouille que je devienne un acteur qui crève de faim. Alors évidemment quand je n'ai plus crevé de faim ça les a rassurés. Mais mon grand-père n'était plus là malheureusement.



Je me pique à l'empathie !

JÉRÔME COLIN : Ça vous a plu la célébrité, avec « Le grand blond », se dire wouaw, la vie ça change.

PIERRE RICHARD : Oui, je serais hypocrite de dire je m'en fous, je n'en n'ai rien à foutre. Je suis toujours étonnée, même maintenant, les gens dans la rue, partout...

JÉRÔME COLIN : Dans votre cas c'est beaucoup d'amour.

PIERRE RICHARD : Y'a des moments... Puis je vois... Les gens considèrent les acteurs tragiques mais ils aiment les acteurs comiques. Après, j'ai attrapé la considération beaucoup plus tard.

JÉRÔME COLIN : ça je suis entièrement d'accord avec vous. C'est ce que j'allais vous dire. Pour nous il y a beaucoup d'amour envers vous, parce que à la fois il y avait cette poésie, ce côté lunaire que vous aviez, et puis vous nous avez fait rire, on ne dit jamais assez merci aux gens pour nous faire rire, ça c'est évident...

PIERRE RICHARD : Je ne vois plus rien avec mes lunettes.

JÉRÔME COLIN : Vous avez un problème avec vos lunettes.

PIERRE RICHARD : Non c'est parce que je mets mes doigts... remarque c'est pas mal parce que je vois tout flou.



JÉRÔME COLIN : Je suis plus beau comme ça.

PIERRE RICHARD : Oui. Ah mais oui !

JÉRÔME COLIN : Regardez.

PIERRE RICHARD : Oui, vous êtes... vous n'êtes pas si mal que ça.

JÉRÔME COLIN : Jeune premier.

PIERRE RICHARD : Alors que si je fais ça, oh lala...

JÉRÔME COLIN : Moins.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Pierre Richard sur La Deux

PIERRE RICHARD : Les bonbons, j'en prends un... non parce que... C'est pour moi je suppose. On dirait un truc pour les singes parce que si vous refermez la main on ne peut plus la retirer.

JÉRÔME COLIN : Oui, vous êtes foutu. Bon, c'était beaucoup d'amour des gens, ça change une vie aussi. Non ? Quand même.

PIERRE RICHARD : Evidemment.

JÉRÔME COLIN : Cette dose, surdose d'amour. On n'est pas constitué pour en recevoir autant.

PIERRE RICHARD : Je viens de faire une tournée de 4, 5 jours en Belgique avec mon importateur de vin, il y a 700.000 personnes qui viennent dans un petit village, déjà je ne sais pas d'où ils arrivent parce que j'entre dans des villages déserts et il y a 1.000 personnes qui m'attendent. C'est très fatigant, mais en même temps les sourires, la joie des gens, il n'y a aucune drogue qui remplace ça. C'est pour ça que je n'ai pas besoin de prendre de la coke. Ma coke ce sont les gens. Je me pique à l'empathie.

JÉRÔME COLIN : Je me pique à l'empathie, c'est bien ça. Puis derrière il y a les 3 films de Veber qui sont « La chèvre », « Les compères » et « Les fugitifs », qui sont les plus grands succès de votre carrière, je pense, en terme d'entrées...

Veber c'est un jésuite, une sorte de grand prêtre !



PIERRE RICHARD : Je n'avais pas vu que c'était si grand que ça Bruxelles. On n'est pas encore à de Brouckère !

JÉRÔME COLIN : Pas encore. Attendez, vous m'avez dit...

PIERRE RICHARD : Ce n'est pas possible, ça va me coûter une fortune cette histoire. Vous êtes...

JÉRÔME COLIN : Ecoutez, ça va être salé.

PIERRE RICHARD : Je vais avoir 400 euros de taxi.

JÉRÔME COLIN : 150. Restons raisonnables. C'était dingue ces 3 films avec Depardieu et Veber.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Pierre Richard sur La Deux

PIERRE RICHARD : Oui c'était dingue parce que Gérard et moi on s'entendait comme des larrons en foire.

JÉRÔME COLIN : ça se sent.

PIERRE RICHARD : Veber c'est un jésuite, une sorte de grand prêtre. On faisait quand même 15 à 20 prises chaque fois, parce que pour lui une virgule c'est une virgule, ce n'est pas un point-virgule. Et un point c'est un point, ce n'est pas... Il y a un point-là. Et puis surtout, et il avait raison d'ailleurs, il disait toujours ce n'est pas à vous à faire rire, c'est à moi, c'est-à-dire la situation que j'ai écrite et les textes que j'ai écrits, et les dialogues. Ce n'est pas à vous à faire rire. Il avait raison. Parce que sinon moi j'aurais pu...quant à l'autre il aurait fait...Il fallait gommer tout ça. Et on jouait complètement naturel. Et pour arriver à naturel vous arrivez à la première prise, vous attendez à la 18^{ème} avec lui. Et Gérard et moi on avait l'habitude de ça et finalement à la limite il a pris 10 ans en 2 mois lui. Qu'est-ce qu'on ne lui a pas fait ! Il ne voulait pas qu'on mange, on planquait du saucisson sous les coussins de voiture, on planquait des bouteilles de vin derrière le décor, on n'arrêtait pas de manger et de picoler puis il nous faisait aller 15 jours avant dans un centre de thalassothérapie parce qu'il voulait que Gérard maigrisse, moi aussi d'ailleurs. Je ne voyais pas ce que je pouvais maigrir...Mais Gérard... Tout ça pour qu'on soit affuté. Et je me souviens que dans un centre de thalassothérapie, à Quiberon, ils nous faisaient courir tous les matins dans les dunes, avec des ceintures de caoutchouc pour perdre des litres d'eau. Mais c'était surtout pour Gérard. Mais même moi j'étais obligé. Alors on courait dans les dunes. Au début ils nous accompagnaient puis après ils nous laissaient y aller mais ils nous surveillaient avec des jumelles. Puis derrière une dune, la dernière, ils n'avaient pas prévu ça, derrière une dune il y avait une pâtisserie, on rentrait direct dans la pâtisserie, on mangeait des kouign amann, beurre sucre...

JÉRÔME COLIN : Kouign amann c'est en Bretagne oui.

PIERRE RICHARD : Beurre sucre.

JÉRÔME COLIN : C'est bon ça.

PIERRE RICHARD : C'est bon mais vous prenez... Et finalement... Et on buvait un petit coup de blanc aussi, au café d'à côté puis et repartait en courant dans la dune. Finalement au bout de 15 jours le docteur de Quiberon n'a jamais compris. Il disait j'ai jamais vu ça. En 15 jours on avait pris 2 kilos. Et l'autre il ne comprenait pas. Ah mais moi quand je ne mange pas, je grossis.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ces films ont eu autant de succès à votre avis ? Est-ce qu'ils tombaient bien dans leur époque ? Ou c'est l'écriture et le duo qui est un vrai duo de cinéma.

PIERRE RICHARD : Je crois que si on les passe aujourd'hui ils auraient le même succès.

JÉRÔME COLIN : Je crois aussi.

PIERRE RICHARD : Parce qu'ils n'ont pas vieilli. Ce n'est pas un compliment que je fais à moi, c'est un compliment que je fais à Veber et disons au scénario et peut-être à nous deux bien sûr, mais je veux dire que je vois des fois des comédies anciennes que j'ai bien aimées mais j'ai dit ouh là, ça a pris un coup de vieux. Et « La chèvre » n'a pas pris de coup de vieux. Ni « Les compères » ni...

JÉRÔME COLIN : Ni « Les fugitifs ».

PIERRE RICHARD : Alors pourquoi ? Parce que c'est le talent de Veber d'écrire des films... Tiens, c'est là que j'ai dormi. On est où là ? Avenue Louise ?

JÉRÔME COLIN : Oui.

PIERRE RICHARD : C'est là que j'ai dormi. Non, 345, un peu plus loin. Parce qu'il a l'art de raconter une histoire extraordinairement bien construite. Des fois on lui disait tiens, tu as vu ce serait plus drôle si on faisait ça, à la page 12... Il me dit mais si vous faites ça à la page 12 on le payera à la page 65. Alors on regarde à la page 65, on dit il a



raison. C'est un architecte du rire. Et je dois dire que j'ai retrouvé, ce n'est pas la même chose, mais dans le film qui va sortir...

JÉRÔME COLIN : Qui s'appelle « Un profil pour deux ».

PIERRE RICHARD : Quand je l'ai lu, j'ai eu le même plaisir savoureux de la lecture en me disant qu'est-ce que c'est bien agencé. Alors on ne va pas dans le burlesque comme dans « La chèvre », mais on va quand même dans une suite de scènes qui se déroulent avec implacablement juste... ou si c'est pas... il y a quelques scènes de grand comique, et je l'ai vu à l'Alpe d'Huez, quand ça rit, ça rit. Mais tout le reste c'est tout le temps savoureux. Et quand je l'ai lu c'était savoureux. Et quand j'ai vu le film à l'Alpe d'Huez, j'ai dit quand on ne rit pas en tout cas on sourit. On jubile. Parce qu'on peut jubiler sans éclater de rire. Et je retrouvais les mêmes qualités scénaristiques de Robelin, avec un style différent, une comédie différente, une comédie un peu plus intimiste, mais j'y ai retrouvé les mêmes qualités de saveurs.

A la limite Bouquet pour moi c'est l'acteur sublime !



JÉRÔME COLIN : Est-ce qu'il vous a étouffé de temps en temps le personnage que vous aviez créé de Pierre Richard, parce que je pense que dans notre ego d'homme on a un peu tous envie d'être Alain Delon. Vous voyez ce que je veux dire ? Dans notre ego d'homme. Le vendredi soir je veux dire, quand on va boire un verre.

PIERRE RICHARD : Non, d'abord Delon c'est mal choisi parce que Delon était d'une beauté diabolique, c'était la beauté parfaite. Plus beau que Delon je ne connais pas. Après on peut dire plus ceci, plus cela, j'adore Belmondo, je parle de beauté pure, intrinsèque, je n'ai jamais vu un acteur... une perfection de la beauté. C'est un archange. Après on peut dire d'autres choses sur lui mais ce n'est pas pareil. Donc je n'ai pas la prétention... je ne vais pas dire oh lala quel dommage que je ne sois pas Delon.

JÉRÔME COLIN : Non mais est-ce que ça vous a pesé d'être « Le distrait » plutôt que...

PIERRE RICHARD : Non. Je vois ce que vous...

JÉRÔME COLIN : Plutôt que playboy. Notre ego d'homme des fois à envie d'être...

PIERRE RICHARD : Chacun a ses armes

JÉRÔME COLIN : Chacun a ses armes mais vous avez accepté...



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Pierre Richard sur La Deux

PIERRE RICHARD : Un playboy s'il est beau il peut évidemment effectivement plaire aux femmes mais je peux plaire aussi aux femmes avec d'autres armes, celles du rire.

JÉRÔME COLIN : Vous l'avez découvert vite ça ?

PIERRE RICHARD : Non. C'est après que je me suis dit que c'est grâce au fait que j'ai pu faire rire que j'ai pu séduire. Mais je ne me dis pas ah je vais séduire donc je vais faire rire.

JÉRÔME COLIN : Parce qu'à l'adolescence il vaut mieux être comme Delon. C'est plus simple.

PIERRE RICHARD : A l'adolescence vaut mieux être comme Delon. Parce qu'à l'adolescence on n'est pas encore drôle. Mais chacun est comme il est. Je ne vais pas me plaindre de ce que je suis, quand même j'ai de la chance. Une carrière, tout ça... Mon objectif n'est pas Delon. J'ai des admirations. Pour moi, Michel Bouquet c'est un acteur... à la limite Bouquet pour moi c'est l'acteur sublime. Le comédien plutôt. J'ai eu la chance de tourner avec lui dans « Le jouet », qui est un de mes films préférés. Et quel plaisir d'avoir tourné avec Michel !

JÉRÔME COLIN : C'est important pour vous, parce que vous disiez tout à l'heure les gens aiment les acteurs qui les font rire et respectent...

PIERRE RICHARD : C'était important pour vous d'être reconnu dans le métier ? Et c'est vrai, un peu plus sur le tard, sur des rôles un peu plus tragiques, sur des rôles un peu plus dramatiques. C'était important d'avoir aussi cette reconnaissance-là ? D'avoir par exemple un César d'honneur.

PIERRE RICHARD : Ouais.

JÉRÔME COLIN : Qui était une manière un peu vulgaire de dire bon vous avez fait des comédies, on ne vous a pas donné de César alors que vous étiez un fameux acteur, on va vous donner celui d'honneur parce qu'on s'est trompé.

PIERRE RICHARD : C'est ce qu'ils ont donné aussi à Bernard Blier 15 jours avant sa mort. Et moi je me disais il y a 30 ans qu'ils auraient dû donner des Césars à Bernard Blier, qui est un des plus grands acteurs français. Ils lui ont donné 15 jours avant sa mort. Alors bon je ne vais pas dire que... d'ailleurs je me souviens que j'étais étonné, et je suis ravi. Non au fond quand j'y ai été j'ai été surpris, parce que je suis toujours surpris, quand toute la salle s'est levée. Parce que je ne me suis jamais senti comme ça avec... J'ai des amis vraiment comme Blier, comme Carmet, mais je me suis toujours senti un peu comme je disais, en marge. Je dois dire, je vais être honnête, j'y ai été comme ça en me disant oh lala ils s'en foutent de moi, et puis quand je suis arrivé sur scène et que toute la salle s'est levée, j'ai quand même été touché.

JÉRÔME COLIN : Vous aviez l'impression de ne pas être un si grand acteur que ça ?

PIERRE RICHARD : Oui, peut-être.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

PIERRE RICHARD : Je continue à la penser. Je pense que je suis un personnage.

« Petit éloge de la nuit » ...

PIERRE RICHARD : Je connais ici. Attendez, ce n'est pas là le Musée Magritte ?

JÉRÔME COLIN : Là.

PIERRE RICHARD : Parce que c'est mon peintre préféré.

JÉRÔME COLIN : C'est votre peintre préféré, Magritte ?

PIERRE RICHARD : On parle tout le temps et je ne vois rien de Bruxelles avec vous.

JÉRÔME COLIN : Ben regardez et taisez-vous.

PIERRE RICHARD : C'est vous qui posez des questions. Foutez-moi un peu la paix, je regarde. Magritte. Je passe devant Magritte.

JÉRÔME COLIN : Les portes sont fermées, je vous préviens.

PIERRE RICHARD : Ah bon. De toute façon je ne vous aurais pas demandé de m'arrêter, on n'a pas le temps. Mais j'y ai été parce que c'est mon peintre préféré. Et d'ailleurs dans mon spectacle, « Petit éloge de la nuit », je parle de



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Pierre Richard sur La Deux

Magritte et on voit un tableau de Magritte. Parce que Magritte pour moi c'est le rêve, le surréalisme, c'est l'imaginaire... J'y ai été il y a 2 mois. Non, 1 an.

JÉRÔME COLIN : Il vous a plu le Musée ?

PIERRE RICHARD : Ben oui. Y'a Delvaux aussi. Que j'aime bien aussi. Mais j'aime mieux Magritte. Tout à coup je reconnais parce que je me souviens avoir monté les escaliers pour y arriver.

JÉRÔME COLIN : Le Mont des Arts.

PIERRE RICHARD : Et là on va descendre vers le centre. Je connais quand même.

JÉRÔME COLIN : Pas mal.

PIERRE RICHARD : Et dans le « Petit éloge de la nuit » que je joue en ce moment, il y a un tableau de Magritte, et toute chose visible rencontre l'invisible. C'est l'imaginaire total.

JÉRÔME COLIN : Dans « Petit éloge de la nuit » vous citez des poètes, c'est ça ? Avec un thème qui est l'éloge de la nuit.

PIERRE RICHARD : La nuit. Je dis des textes de Baudelaire, sur la nuit, des textes Edgar Poe, des textes de Michaux.

JÉRÔME COLIN : Vous m'en récitez un ?

PIERRE RICHARD : De Desnos...

JÉRÔME COLIN : Si vous m'en récitez un je ne vous fais pas payer. Ça c'est gagner sa vie hein Monsieur.

PIERRE RICHARD : Non, je ne vais pas les réciter. J'aime mieux payer.

JÉRÔME COLIN : Quoi ? Vous êtes mieux payé que 150 balles au poème ?

PIERRE RICHARD : Je suis payé beaucoup moins que ça.

JÉRÔME COLIN : Alors gagnez votre vie ! Je vous rends service.

PIERRE RICHARD : Je n'ai pas besoin de gagner ma vie. Dites-moi... Non j'aimerais mieux qu'on parle du film parce que j'adore ce film. Je voudrais qu'on parle du film.

JÉRÔME COLIN : Ça vous y tenez ?

PIERRE RICHARD : Oui. J'y tiens.

JÉRÔME COLIN : Quitte à faire la promo autant faire de la promo.

PIERRE RICHARD : Oui, d'un film que j'adore.

JÉRÔME COLIN : Oui, je comprends.

PIERRE RICHARD : Et que j'aimerais tellement qu'il marche. J'aimerais tellement qu'il marche parce que je l'adore. Quand je n'aime pas un film je ne fais pas de promo d'ailleurs parce que... ou alors on est... Le nombre de fois qu'on entend j'adore beaucoup ce film. Bien sûr il ne va pas dire je déteste le film que je viens de faire.

JÉRÔME COLIN : Mais pourquoi vous l'aimez bien, ce film-là ?

PIERRE RICHARD : Parce que j'adore mon personnage, j'ai adoré jouer avec...

JÉRÔME COLIN : Mais expliquez qui vous jouez.

PIERRE RICHARD : Avec Yaniss Lespert, avec Fanny Valette, avec Stéphane Bissot, comédienne belge qui est extraordinaire !

JÉRÔME COLIN : Et Stéphanie Crayencourt aussi.

PIERRE RICHARD : Je ne dis pas que les deux autres ne sont pas extraordinaires, elle est de chez vous alors j'en parle, et puis elle a un petit, pas un petit rôle, non...

JÉRÔME COLIN : Elle joue votre fille.

PIERRE RICHARD : Elle est extraordinaire. J'ai vu dernièrement le film à... d'ailleurs c'est la seule fois que je l'ai vu le film, à l'Alpe d'Huez, je fais une petite parenthèse sur elle, et la scène du repas, du petit déjeuner, le matin, où elle a un œil quand elle me regarde d'un air de dire, quand elle voit ma maitresse, qu'elle pense être ma maitresse, qui a 25 ans, et qu'elle le regarde en disant c'est pas possible, c'est pour son fric, c'est pas possible, elle est atterrée, consternée, mais c'est même plus que consternée, atterrée à l'idée... et puis même pour ma santé, elle se dit il va avoir une crise cardiaque.

JÉRÔME COLIN : Elle va le tuer.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Pierre Richard sur La Deux

PIERRE RICHARD : Il va avoir une crise cardiaque en pleine nuit. Il ne va pas assurer. Et l'œil qu'elle a ! Elle était formidable. Et quand je l'ai vue j'ai dit ouh la vache ! Je m'en étais aperçu en jouant, mais pas à ce point. Bref, je ferme la parenthèse sur Stéphanie. Yannis Lespert, formidable. Il joue bien parce qu'il est juste et il est minimaliste, d'ailleurs c'est ce que voulait Robelin. C'est un peu comme Veber. On n'est pas là pour faire notre... C'est à Robelin de faire rire ou sourire. Et il a raison. On joue la situation. Mais moi j'ai adoré mon personnage parce que je n'aime rien tant de plus que... des fois j'ai gagné des parties de tennis parce que je joue le mec qui n'en peut plus, je fais du chantage à l'affectif, et finalement ça déséquilibre mon adversaire et il finit par jouer mal. Eh ben là je passe mon temps à manipuler le personnage de Yannis avec le chantage à l'affection, à mon âge. C'est peut-être la dernière fois. Allez-y à ma place. Lui ne veut pas. Parce qu'il est honnête, il a une amoureuse, il ne veut pas et je lui dis allez-y. Je joue sur... j'ai toujours l'œil larmoyant. Mais je suis un enfoiré. Et quand ça ne marche pas je lui donne de l'argent parce que je sais qu'il est fauché.

JÉRÔME COLIN : Un vieil homme qui veut arriver à ses fins.



PIERRE RICHARD : Voilà.

JÉRÔME COLIN : Eh oui.

PIERRE RICHARD : Mais je suis un enfoiré. Mais un enfoiré qui a du charme parce que j'en ai.

JÉRÔME COLIN : Le film pose une belle question : est-ce que les personnes âgées ont droit à des histoires d'amour. Notamment.

PIERRE RICHARD : Pourquoi pas ? Mais ça revient cette histoire maintenant parce que dans le temps on disait non. Dans le temps à 50 ans une femme elle disait c'est fini pour moi. Et un homme, ce n'est pas juste d'ailleurs, un homme c'était à 65. Maintenant, moi j'ai tourné avec Jane Fonda, elle n'a pas arrêté de me parler de ses histoires d'amour.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

PIERRE RICHARD : Et elle en a 75. J'ai trouvé ça génial.

JÉRÔME COLIN : Vous, vous avez encore des histoires d'amour ?

PIERRE RICHARD : J'ai une femme. Je ne vais pas dire oui j'ai des histoires d'amour.

JÉRÔME COLIN : Non, une histoire d'amour.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Pierre Richard sur La Deux

PIERRE RICHARD : Oui bien sûr. En plus elle est belle. Mais y'a pas de raison. De toute façon y'a des vieux cons mais y'a aussi des jeunes cons. C'est une chanson de Brassens ça.

JÉRÔME COLIN : Non mais c'est vrai qu'on cache un peu l'amour et la sexualité d'ailleurs.

PIERRE RICHARD : Et la sexualité. Mais y'a pas de raison.

JÉRÔME COLIN : Ben non.

PIERRE RICHARD : C'est le grand thème de Robelin ça. Parce que déjà dans son premier film que j'ai fait avec Jane Fonda, on était tous des « septuagénaires », comment vous dites, « septuagénaires », Jane...



JÉRÔME COLIN : Septuagénaires.

PIERRE RICHARD : Géraldine Chaplin, c'est pareil, Guy Bedos, Claude Rich, et moi, on n'est pas des perdreaux de l'année. Et ça tourne toujours autour de ça. C'est finalement un thème que Robelin adore. Alors cette fois-ci c'est bien, il a mis des jeunes dans le film, je suis content, de ne pas toujours jouer avec des vieux. Yannis il est beau. Il est beau et bon. Fanny touchante, drôle en plus. Moi j'aime bien regarder les jeunes jouer. On apprend toujours. Les acteurs d'aujourd'hui ont une spontanéité, une espèce de fraîcheur.

JÉRÔME COLIN : C'est une espèce de Cyrano de Bergerac ce film avec effectivement un homme sage mais bon là il n'est pas moche avec un grand nez, il est juste plus âgé.

PIERRE RICHARD : Non il n'est pas sage du tout justement, il est misanthrope.

JÉRÔME COLIN : Oui d'accord mais il a la sagesse de l'amour, il est romantique, il écrit bien...

PIERRE RICHARD : Il écrit bien.

JÉRÔME COLIN : La jeune fille est séduite.

PIERRE RICHARD : Elle est séduite tant qu'elle ne le voit pas. Et un beau jour elle lui dit j'aimerais bien qu'on se rencontre et là il est embêté un peu, il se dit ouh lala. Alors comme il s'était arrangé pour avoir la photo de son professeur d'ordi, qui est beau, elle pense... j'aimerais bien te voir parce qu'elle pense voir ce type, qui est si beau et qui écrit si joliment, et là y'a un hiatus. En plus je l'envoie, il n'a pas envie d'y aller parce qu'en plus je ne le sais pas mais...

JÉRÔME COLIN : Il sort avec votre petite-fille.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Pierre Richard sur La Deux

PIERRE RICHARD : Il sort avec ma petite-fille. En plus après je lui reproche. C'est le comble. En plus je lui dis vous n'avez pas honte d'avoir fait ça à ma petite-fille ? C'est quand même moi qui l'ai envoyé. J'aime bien être un salaud comme ça. Pas un salaud....

JÉRÔME COLIN : Un égoïste.

PIERRE RICHARD : Un petit salaud, un égoïste oui.

JÉRÔME COLIN : Un peu hein.

PIERRE RICHARD : C'est carrément égoïste. Un égoïste, vous savez ce que c'est ? C'est quelqu'un qui ne pense pas à moi.

JÉRÔME COLIN : C'est joli.

« Vous n'avez pas honte, espèce de salope ! ».

JÉRÔME COLIN : Vous avez joué des vrais sales types ?

PIERRE RICHARD : Non, jamais.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?

PIERRE RICHARD : Un sale type non. Il y avait un film où je jouais un avocat mais ce n'était pas un vrai sale type, c'était surtout... Oh j'aime bien cette place. C

JÉRÔME COLIN : C'est beau hein.

PIERRE RICHARD : C'est là où j'achète des chocolats. Ce n'est pas la place...

JÉRÔME COLIN : Sainte-Catherine.

PIERRE RICHARD : Ah non ce n'est pas celle-là. Mais j'aime bien cette place aussi.

JÉRÔME COLIN : Place Sainte-Catherine.

PIERRE RICHARD : Non je confonds avec l'autre place que j'aime bien. Le Sablon.

JÉRÔME COLIN : Ah oui, on est passé pas loin tout à l'heure.

PIERRE RICHARD : J'aime bien celle-là aussi. Ah ben oui, alors là oui.

JÉRÔME COLIN : C'est là où il y a tous les poissonniers.

PIERRE RICHARD : ça y est, j'ai tous mes restaurants là. Là à droite dans la petite rue il y en a un que j'adore, là j'ai été évidemment aux crustacés, derrière y'a un thaïlandais que j'aime bien. Et puis l'été c'est génial, y'a des tables...

JÉRÔME COLIN : Monsieur connaît.

PIERRE RICHARD : Quand on a tourné le film ici, le film qu'on vient de faire, « Un profil pour deux », tout ça c'était ouvert, il y avait des tables là, et on a tous bu un verre ici avant d'aller diner. C'était au moment où on tournait le film. C'était donc quand il faisait très beau. Là évidemment ce n'est pas pareil.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi vous n'avez pas joué des vrais salauds ? Est-ce que vous aimeriez bien du coup ?

PIERRE RICHARD : Oui, ça m'amuserait.

JÉRÔME COLIN : Ben oui.

PIERRE RICHARD : Vous remarquerez dans un film, les vrais salauds c'est toujours eux, je parle en tant qu'acteur, qui en tirent le plus de bénéfices. Sauf... ça dépend des salauds, c'était Simone Signoret quand elle avait joué un film sur la Résistance française où à la fin elle dénonce les résistants qui se font arrêter par les nazis, donc là, on est dans le... hein, je ne me souviens plus du titre du film, mais elle m'avait dit que... où elle dénonce donc les résistants français qui se font arrêter par la police allemande, elle m'avait dit le lendemain je suis allée dans la rue et les gens me disaient « vous n'avez pas honte, espèce de salope ! ». C'est drôle comme les gens des fois ne font pas la différence entre le rôle, y'a une sorte comme ça de naïveté...

JÉRÔME COLIN : C'est dingue.

PIERRE RICHARD : C'est comme moi un jour, mais là c'est moins salaud, il y avait « Le grand blond » qui passait, donc c'est quand même en 74, et là il est sorti un soir à la télé, et le lendemain dans la rue, en sortant, quelqu'un me dit oh lala vous avez pris un sacré coup de vieux depuis hier.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Pierre Richard sur La Deux

JÉRÔME COLIN : C'est génial !

PIERRE RICHARD : Extraordinaire. Il me dit : qu'est-ce qui s'est passé ? Je dis qu'est-ce qui s'est passé ? 40 ans !

JÉRÔME COLIN : Du con.

PIERRE RICHARD : Oui. Je n'ai pas dit abruti mais je le pensais. Oh là, il a pris un sacré coup, qu'est-ce qui s'est passé ?

JÉRÔME COLIN : Vous avez pris 40 ans dans la nuit.

PIERRE RICHARD : Oui. Je ne sais pas, je me suis levé comme ça, je ne comprends pas. Je me suis réveillé comme ça. Probablement les vodka red bull d'hier soir.

JÉRÔME COLIN : Excellent. J'adore.

PIERRE RICHARD : Elle l'avait traitée de... C'est vrai qu'il y a des rôles de salauds comme ça, elle en souffrait un peu le lendemain.

JÉRÔME COLIN : C'est dingue.

PIERRE RICHARD : Qu'on la traite de salope.

Je suis un chanceux indécent !

JÉRÔME COLIN : Une petite boule. Tradition chez nous, on a des petites boules avec des petits textes.

PIERRE RICHARD : Des petits textes ?

JÉRÔME COLIN : Vous voulez ?

PIERRE RICHARD : Qu'est-ce que je lis ? « L'important ce n'est pas tellement d'avoir des souvenirs (j'en ai), c'est toujours de régler ses comptes eux », Umberto Eco.

JÉRÔME COLIN : Ça vous parle ça ?

PIERRE RICHARD : Oui mais probablement qu'Umberto Eco avait des souvenirs qui ne lui plaisait.

JÉRÔME COLIN : Vous n'en avez pas ?

PIERRE RICHARD : Je n'en n'ai pas beaucoup.

JÉRÔME COLIN : Vous rigolez.

PIERRE RICHARD : Ben pas vraiment. Mais je suis un chanceux indécent moi. Alors évidemment je comprends ce qu'il a dû dire, parce que même mes souvenirs de pension, on en a parlé, je n'ai pas de compte à régler parce que finalement j'en ai tiré quelque chose de positif. Alors les mauvais souvenirs que j'ai pu... si je m'en souviens j'ai eu un ami qui s'appelait... belge d'ailleurs, qui m'avait demandé d'être le gérant de sa société en France parce qu'il n'avait pas le droit en tant que Belge, et puis quand il est tombé en faillite il s'est barré et moi je me suis retrouvé avec des avocats sur le dos. Ça c'est un mauvais souvenir. Mais à l'heure qu'il est, je n'arrive même pas à lui en vouloir.

JÉRÔME COLIN : Vous rigolez.

PIERRE RICHARD : Si, je lui en veux mais je veux dire que ça ne m'empoisonne pas la vie.

JÉRÔME COLIN : C'est ça.

PIERRE RICHARD : Finalement c'est lui le sale con, ce n'est pas moi. Je n'ai pas couru à Bruxelles pour le trouver en lui disant t'es une ordure. Quand il m'a dit au téléphone débrouille-toi, c'est toi le gérant, j'ai les jambes qui ont flanché hein. C'est parce que vous me demandez un mauvais souvenir, ben celui-là oui. Tiens, voilà mon petit restaurant. C'était là. Bref. Et là à gauche c'était mon petit restaurant thaïlandais.

JÉRÔME COLIN : Carrément vous ne faites que manger dans la vie il me semble.

PIERRE RICHARD : Y'a que ça de vrai hein.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai, vous adorez ça.

PIERRE RICHARD : Oui, j'aime bien. Quoi que maintenant je suis moins gourmand, je n'ai pas d'appétit en ce moment. Bref, moi je n'ai pas de compte à régler avec mes souvenirs.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Pierre Richard sur La Deux

JÉRÔME COLIN : C'est dingue. Moi je trouve ça dingue d'avoir vécu 80 balais et de ne pas avoir de compte à régler avec ses souvenirs.

PIERRE RICHARD : Je n'en ai aucun.



PIERRE RICHARD : A part ce Suisse, parce qu'il était belge mais il s'appelait Suisse.

JÉRÔME COLIN : C'est génial.

PIERRE RICHARD : Suisse il s'appelait. Je n'en ai aucun. Il doit être mort maintenant.

JÉRÔME COLIN : Eh bien moi je dirais félicitation.

PIERRE RICHARD : Je ne lui en veut même pas. Je lui en ai voulu longtemps mais je ne lui en veux même plus parce que finalement il m'a appris aussi quelque chose dans la vie, c'est qu'on est jamais trahi que par ses amis.

JÉRÔME COLIN : Ça c'est vrai.

PIERRE RICHARD : Parce que c'est avec ses amis qu'on tourne le dos et c'est comme ça qu'on prend un coup de poignard. Avec ses ennemis on fait gaffe, on ne tourne pas le dos.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai. C'est un beau mot de la fin.

PIERRE RICHARD : C'était celui-là ?

JÉRÔME COLIN : Je vous remercie.

PIERRE RICHARD : Umberto Eco. Un grand écrivain.

JÉRÔME COLIN : Merci beaucoup.

PIERRE RICHARD : Combien je vous dois ?

JÉRÔME COLIN : Je ne vous fais pas payer finalement, même si vous ne m'avez pas récité de poèmes, mais bon, c'est encore moi qui me fais arnaquer dans cette histoire mais bon, c'est comme d'habitude. J'aurais tendance à dire que c'est comme d'habitude. Mangez bien. Vous allez manger quoi ?

PIERRE RICHARD : Je ne sais pas ce qu'il y a. Joue de porc, j'adore. C'est là ?

JÉRÔME COLIN : Vous aimez les croquettes de crevettes ?

PIERRE RICHARD : Oui c'est ce que je préfère de tout.

JÉRÔME COLIN : Au monde ?



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Pierre Richard sur La Deux

PIERRE RICHARD : Quand je suis en Belgique, le premier jour où j'arrive, croquettes de crevettes. Avec le persil frit !

PIERRE RICHARD : Y'en n'a pas à Paris. Y'en n'a nulle part en France. Donc dès que j'arrive ici, croquettes de crevettes. J'espère qu'il y en aura.

JÉRÔME COLIN : Ici c'est plutôt des tripailles.

PIERRE RICHARD : Voilà, je suis foutu.

JÉRÔME COLIN : Vous aimez ça ?

PIERRE RICHARD : Oui bien sûr. Les tripailles c'est plutôt Vincent Lindon. Le roi de la tripe.

JÉRÔME COLIN : C'est le roi de la tripe. C'est je pense le président...

PIERRE RICHARD : Je n'ai jamais vu manger autant de... Vous allez vous faire engueuler là. Ciao.



Regardez la diffusion d'Hep Taxi ! avec Pierre Richard sur La Deux